

# **LA RELIGIEUSE**

Anne Théron

Une adaptation du texte de Denis Diderot

Dans le texte de Diderot, Suzanne Simonin, bâtarde, est envoyée au couvent pour expier le péché de sa mère. Celle-ci espère qu'en contraignant sa fille à mener l'existence cloîtrée d'une religieuse, elle gagnera le repos éternel qu'elle a perdu en fautant avec son amant.

Suzanne se débat en vain contre cette injustice, et lutte pour échapper à la cellule « [...] où les journées se passent à mesurer la hauteur des murs. »

En vérité, Suzanne est punie d'un état dont elle n'est pas responsable : sa bâtardise. Elle est non seulement enfermée dans un couvent mais surtout dans une identité et un destin. C'est peut-être le pire : être enfermée à l'intérieur de soi-même.

L'histoire de cet enfermement se passe à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, dans une institution religieuse, mais a pourtant une résonance contemporaine. Si notre époque a développé ses propres modalités pour circonscrire ses indésirables, la lutte de ceux qui essaient de s'évader garde la virulence du combat de Suzanne Simonin, deux siècles auparavant. Parce qu'une cellule restera toujours une cellule, quel que soit le système qui l'a générée.

Au-delà de l'enfermement, ce qui saisit à la lecture du texte de Diderot, c'est un sentiment de "trop" : trop de larmes, de sang, de douleur et d'extase. Au final, trop c'est trop, on ne croit plus à rien et on nage en pleine fiction. Mais cette fiction, d'où vient-elle, sinon de cette jeune religieuse qui écrit ses mémoires, ou mieux encore : sa mémoire. Une mémoire qui décline sa souffrance en utilisant différents protagonistes, pour mieux les ramener à elle, comme si elle-même était le point d'origine de tous ces personnages.

Suzanne se présente comme une adolescente qui, avant même que cela lui soit énoncé expressément, vit dans la position d'un tiers exclu au sein de sa famille, et présume qu'il y a à ce traitement une cause secrète. En clair, cela signifie qu'elle a toujours su qu'elle n'était pas la fille de l'homme dont elle porte le nom. La parole de sa mère, muette d'abord avant d'enfin s'exprimer, est comme la hache qui fend le tronc. C'est une parole qui annihile la jeune fille (« Vous n'avez rien, vous n'aurez jamais rien », dit la mère. Ce qui signifie en fait : « Vous n'êtes rien, vous ne serez jamais rien »). Le tronc fendu, conséquence de cette parole, va continuer à se démultiplier. Nous assistons au développement d'une logique schizophrénique, à un être qui en n'étant rien devient tout. C'est ce qui donne cet étrange climat d'irréalité baignant l'ensemble du récit, où la jeune fille, après sa mère, affrontera successivement et sur des modalités différentes, ses trois supérieures –appelées "ma mère", comme le veut la convention ecclésiastique -, qui nous apparaissent comme autant de déclinaisons de sa génitrice, ou comme autant de fictions. Interlocutrices ou adversaires, toutes ces femmes – qui n'en sont peut-être qu'une - semblent utiliser le corps de Suzanne tel un simple véhicule, pour pouvoir faire entendre leurs voix. Du coup, on ne sait plus qui parle, bien qu'il y ait un seul corps devant nos yeux. Un corps enfermé, à qui l'on refuse une vie propre, et qui réinvente le monde en l'incarnant à lui seul. Un monde de douleur.

Anne Théron

Une seule comédienne sur scène, très jeune.

Toutes les voix off ont été enregistrées avec la voix de cette comédienne.

Un seul corps, des voix.

## OUVERTURE

### **PREMIER MOUVEMENT**

*Suzanne, une adolescente, crâne quasiment rasé, bas de coton noirs jusqu'à mi-cuisses, gants noirs qui lui prennent tout le bras, maillot de bain crème, années 30, légèrement obscène dans la manière qu'il a de lui mouler les fesses, est accroupie à cour. On la distingue à peine.*

*On entend, de très loin, une voix féminine chinoise sur fond de musique commencer à dicter l'enchaînement de Gi Qong.*

*Suzanne vient se placer au centre du plateau, debout face à nous. Elle se relaxe intérieurement, visage calme, léger sourire frôlant les lèvres.*

*On ne sait pas où elle est, on distingue à peine le volume dans lequel elle évolue. On perçoit tout juste un tulle en transparence qui ferme le plateau, à l'avant-scène.*

*À cause de l'obscurité ambiante, Suzanne semble flotter dans l'espace, un simple tronc sans membres distincts.*

*Elle commence l'enchaînement du Gi Qong, légère, aérienne, en apesanteur.*

*Débute une voix off, au premier plan sonore :*

**Voix off :** Ne me touchez pas. Reprenez-vous, vous me remplissez de honte. Quoi, vous saignez. C'est plus fort que vous, il faut que vous vous répandiez. Vous m'êtes non seulement un objet de honte mais de dégoût. Ne me touchez pas, vous dis-je. Enlevez vos mains de moi, relevez votre tête de mes genoux, vous m'avez souillée de vos larmes et de votre sang. Vous croyez peut-être que ces liquides vont m'attendrir, vous qui avez osé défier ma volonté ainsi que celle de votre père. Tenez-vous correctement, ne m'humiliez pas davantage devant le cocher. Et cessez de me répéter que vous êtes mon enfant, que je vous ai porté en mon sein. Vous êtes la vermine qu'on extrait du corps des nécessiteux, ceux envers qui Dieu nous demande d'exercer sa charité. Car c'est par pure charité que j'accepte de vous ramener dans notre maison. S'il n'avait tenu qu'à mon désir, vous auriez séjourné dans un cachot, le temps de réfléchir à votre conduite éhontée, vous en repentir et prier Dieu qu'il vous pardonne. Mais qui êtes-vous, Mademoiselle, pour refuser d'entrer au couvent. Qui êtes-vous pour refuser de promettre à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance. Vous aviez promis de dire la vérité et vous vous êtes parjurée. Vous aviez promis de prononcer vos vœux, de vous-même vous avez convoqué une nombreuse assemblée et je comprends aujourd'hui qu'il s'agissait d'un projet machiavélique pour mieux exposer votre inconvenance et afficher votre rébellion. Vous me rappelez une trahison, une ingratitude si odieuse de la part d'un autre. Depuis toujours, j'ai essayé d'effacer l'image de cet homme, mais votre visage forçait mon souvenir et me rappelait son forfait. Mademoiselle, sachez-le, le nom que vos sœurs ont obtenu des lois, vous le tenez du crime. Comment voulez-vous que je vous regarde sans la tentation de vous anéantir et l'espoir que vous n'eussiez jamais été.

*Suzanne continue son enchaînement de Gi Qong.*

*Toujours la même sérénité, et le sentiment d'un corps en apesanteur.*

*Elle se met à parler :*

Un jour, il s'échappa une sœur de la cellule où on la tenait renfermée. Je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtement ; elle traînait des chaînes de fer ; ses yeux étaient égarés ; elle s'arrachait les cheveux ; elle se frappait la poitrine avec les poings, elle courait, elle hurlait ; elle se chargeait elle-même, et les autres, de terribles

imprécations ; elle cherchait une fenêtre pour se précipiter. La frayeur me saisit, je tremblai de tous mes membres, je vis mon sort dans celui de cette infortunée, et sur le champ il fut décidé, dans mon cœur, que je mourrai mille fois plutôt que de m'y exposer.

Le voici pourtant arrivé ce moment où il s'agissait de montrer si je savais tenir parole.

Oh ! quelle nuit que celle qui précéda le jour de ma profession ! Je ne me couchai point, j'étais assise sur mon lit. J'appelais Dieu à mon secours ; j'élevais mes mains au ciel, je le prenais à témoin de la violence qu'on me faisait. Je me représentais mon rôle au pied des autels, une jeune fille protestant à haute voix contre une action à laquelle elle paraît avoir consenti, le scandale des assistants, le désespoir des religieuses, la fureur de mes parents. « Ô Dieu ! que vais-je devenir ?... »

Lorsqu'il fallut entrer dans le lieu où je devais prononcer le vœu de mon engagement, je ne me trouvais plus de jambes. Je ne sais ce qui se passait dans l'âme des assistants, mais ils voyaient une jeune victime mourante qu'on portait à l'autel. Il se fit un profond silence lorsque celui qui présidait à ma profession me dit :

- Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous de dire la vérité ?

- Je le promets.

- Est-ce de votre plein gré et de votre libre volonté que vous êtes ici ?

Je répondis « Non » mais celles qui m'accompagnaient répondirent pour moi : « Oui ».

- Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance ?

- Non, monsieur.

Le prêtre recommença :

- Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance ?

- Non, monsieur, non.

- Mon enfant, remettez-vous et écoutez-moi.

- Monsieur, lui dis-je, vous me demandez si je promets à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance ; je vous ai bien entendu et je vous réponds que non.

Et me tournant vers les assistants, entre lesquels s'était élevé un assez grand murmure, je fis signe que je voulais parler :

- Messieurs, et vous surtout mon père et ma mère, je vous prends tous à témoin...

A ces mots une des sœurs laissa tomber le voile de la grille, et je vis qu'il était inutile de continuer.

*Suzanne se retourne, de dos à nous.*

Les religieuses m'accablèrent de reproches et on me conduisit dans ma cellule où l'on m'enferma.

## **DEUXIEME MOUVEMENT**

Au bout d'un mois on me donna des habits de séculière et je montai dans une voiture où ma mère m'attendait. Le carrosse partit et nous restâmes l'une vis à vis de l'autre quelque temps sans rien dire ; j'avais les yeux baissés, je n'osais la regarder. Je ne sais ce qui se passait dans mon âme ; mais tout à coup je me jetai à ses pieds, et je penchai ma tête sur ses genoux ; je ne lui parlais pas, mais je sanglotais et j'étouffais. Elle me repoussa durement. Je ne me relevai pas ; le sang me vint au nez ; je saisis l'une de ses mains malgré qu'elle en eût ; et l'arrosant de mes larmes et de mon sang qui coulait, appuyant ma bouche sur cette main, je la baisais et je lui disais :

- Vous êtes toujours ma mère et je suis toujours votre enfant...

Elle me répondit (en me repoussant encore plus rudement, et en arrachant sa main d'entre les miennes) :

- Relevez-vous, malheureuse, relevez-vous.

Je lui obéis, je me rassis, et je tirai ma coiffe sur mon visage. Elle avait mis tant d'autorité et de fermeté dans le son de sa voix, que je crus devoir me dérober à ses yeux. Mes larmes et le sang qui coulait de mon nez se mêlaient ensemble, descendaient le long de mes bras, et j'en étais toute couverte sans que je m'en aperçusse. A quelque mot qu'elle dit, je conçus

que sa robe et son linge en avaient été tachés, et que cela lui déplaisait. Nous arrivâmes à la maison, où l'on me conduisit tout de suite à une petite chambre qu'on m'avait préparée. Je me jetais encore à ses genoux sur l'escalier, je la retins par son vêtement ; mais tout ce que j'en obtins, ce fut de se retourner de mon côté et de me regarder avec un mouvement d'indignation de la tête, de la bouche et des yeux.

### **TROISIÈME MOUVEMENT**

**Voix off** : Ne me touchez pas. Tenez-vous et épongez ces fluides qui m'embarrassent. Vos appels à la pitié sont abjects. Contrairement à ce que vous semblez penser, tous les êtres humains n'ont pas forcément droit à exister. Ne me touchez pas. Ne me touchez pas.

*Le discours de la mère est lancinant, il obsède/imprègne Suzanne et ressurgit régulièrement, malgré la volonté de la jeune fille de s'en défaire.*

*Suzanne se retourne face à nous, s'approche du tulle, nous parle à travers  
Une prisonnière derrière ses barreaux.  
La lumière l'enferme derrière le tulle, noie le reste dans l'obscurité.*

*Hors-champ sonore, mélange de bruits de pas citadins (talons aiguilles) et de bruits d'oiseaux.*

J'entrai dans ma nouvelle prison, où je passai six mois, sollicitant tous les jours inutilement la grâce de lui parler, de voir mon père ou de leur écrire.

J'avais le même directeur que ma mère. Je lui parlai, je lui exposai toute la dureté de la conduite qu'on avait tenue avec moi depuis environ trois ans. Il la savait. Je me plaignis de ma mère surtout avec amertume et ressentiment. Ce prêtre était entré tard dans l'état religieux; il avait de l'humanité. Il m'écouta tranquillement, et me dit:

- Mademoiselle, vous êtes sage; vous avez de l'esprit, de la fermeté; vous êtes dans un âge où l'on pourrait vous confier un secret, même qui ne vous concernerait point. Il y a longtemps que j'ai exhorté madame votre mère à vous révéler celui que vous allez apprendre; elle n'a jamais pu s'y résoudre: il est dur pour une mère d'avouer une faute grave à son enfant. Vous connaissez son caractère, il ne va guère avec la sorte d'humiliation d'un certain aveu. Elle a cru pouvoir sans cette ressource vous amener à ses desseins; elle s'est trompée; elle en est fâchée; elle revient aujourd'hui à mon conseil; et c'est elle qui m'a chargé de vous annoncer que vous n'étiez pas la fille de M. Simonin.

Je lui répondis sur le champ: "Je m'en étais doutée."

- Voyez à présent, mademoiselle, considérez, pesez, jugez si madame votre mère peut sans le consentement, même avec le consentement de monsieur votre père, vous unir à des enfants dont vous n'êtes point la sœur; si elle peut avouer à monsieur votre père un fait sur lequel il n'a déjà que trop de soupçons.

- Mais, monsieur, qui est mon père?

- Mademoiselle, c'est ce qu'on ne m'a pas confié. Il n'est que trop certain, mademoiselle, ajouta-t-il, qu'on a prodigieusement avantagé vos sœurs, et qu'on a pris toutes les précautions imaginables, par les contrats de mariage, par le dénaturer des biens, par les stipulations, par les fidéi-commis et autres moyens, de réduire à rien votre légitime, dans le cas que vous puissiez un jour vous adresser aux lois pour la redemander. Si vous perdez vos parents, vous trouverez peu de choses; vous refusez un couvent, peut-être regretterez-vous de n'y pas être.

- Cela ne se peut, monsieur; je ne demande rien.

- Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire; c'est à vous, mademoiselle, à faire vos réflexions.

## **QUATRIÈME MOUVEMENT**

*Les sons citadins de marché, de talons aiguille et d'oiseaux continuent en fond.*

*Les pleurs d'un bébé, très au loin.*

*Suzanne repart au fond, à cour. Elle se balance, accroupie, sur place.*

*Rayon de lumière sur sa main qui se crispe et se décrispe dans un geste automatique qu'elle ne contrôle pas.*

Il était tard. Je rêvai une partie de la nuit à ce qu'on venait de me révéler. Je n'avais point de père et le scrupule m'avait ôté ma mère. Je lui fis demander un entretien qui me fut accordé. C'était dans l'hiver. Ma mère était assise dans un fauteuil devant le feu; elle avait le visage sévère, le regard fixe et les traits immobiles. Je m'approchai d'elle, je me jetai à ses pieds et je lui demandai pardon de tous les torts que j'avais.

- C'est, me répondit-elle, par ce que vous m'allez dire que vous le mériterez. Levez-vous; votre père est absent, vous avez tout le temps de vous expliquer. Vous avez vu le père Séraphin, vous savez enfin qui vous êtes, et ce que vous pouvez attendre de moi, si votre projet n'est pas de me punir toute ma vie d'une faute que je n'ai déjà que trop expiée. Et bien! mademoiselle, que me voulez-vous? Qu'avez-vous résolu?

- Maman, lui répondis-je, je sais que je n'ai rien, et que je ne dois prétendre à rien. Je suis bien éloignée d'ajouter à vos peines, de quelque nature qu'elles soient; peut-être m'auriez-vous trouvée plus soumise à vos volontés, si vous m'eussiez instruite plus tôt de quelques circonstances qu'il était difficile que je soupçonnasse; mais enfin je sais, je me connais, et il ne me reste qu'à me conduire en conséquence de mon état. Je ne suis plus surprise des distinctions qu'on a mises entre mes sœurs et moi; j'en reconnais la justice, j'y souscris; mais je suis toujours votre enfant, vous m'avez portée dans votre sein, et j'espère que vous ne l'oublierez pas.

*Alternance entre son geste (main qui se crispe) et le geste de sa mère (main qui frotte l'avant-bras, comme pour chasser une saleté)*

- Malheur à moi, ajouta-t-elle vivement, si je ne vous avouais pas autant qu'il est en mon pouvoir!

- Et bien! maman, lui dis-je, rendez-moi vos bontés; rendez-moi votre présence; rendez-moi la tendresse de celui qui se croit mon père.

- Peu s'en faut, ajouta-t-elle, qu'il ne soit aussi certain de votre naissance que vous et moi. Je ne vous vois jamais à côté de lui sans entendre ses reproches; il me les adresse par la dureté dont il en use avec vous; n'espérez point de lui les sentiments d'un père tendre. Et puis, vous l'avouerez-je, vous me rappelez une trahison, une ingratitude si odieuse de la part d'un autre, que je n'en puis supporter l'idée; cet homme se montre sans cesse entre vous et moi, il me repousse, et la haine que je lui dois se répand sur vous.

*Début de la chanson de Nico « I'll be your mirror ». Suzanne se lève d'un bond.*

*Le volume de la musique monte, Suzanne hausse le ton pour se faire entendre.*

*La lumière monte jusqu'à une quasi sur-exposition, on découvre alors la cellule, fermée à l'avant-scène par le tulle.*

- Quoi, lui dis-je, ne puis-je espérer que vous me traitiez, vous et M. Simonin, comme une étrangère, une inconnue que vous auriez recueillie par humanité?

- Nous ne le pouvons ni l'un ni l'autre. Ma fille, n'empoisonnez pas ma vie plus longtemps. Si vous n'aviez point de sœurs, je sais ce que j'aurais à faire; mais vous en avez deux, et elles ont l'une et l'autre une famille nombreuse. Il y a longtemps que la passion qui me soutenait s'est éteinte; la conscience a repris ses droits.

- Mais celui à qui je dois la vie...?

- Il n'est plus; il est mort sans se ressouvenir de vous; et c'est le moindre de ses forfaits...

Elle était assise; elle pencha sa tête sur ses mains pour me dérober les mouvements

violents qui se passaient en elle. Puis elle se leva, fit quelques tours dans la chambre et contraignit ses larmes.

*La musique tourne dans l'espace, augmente.*

*Suzanne lutte contre cette autre voix, celle de la chanteuse, pour maintenir son propre territoire.*

*Elle finit par courir en rond dans l'espace que l'on découvre dans sa totalité, pour échapper à cette autre voix qui la torture.*

- Le monstre! Il n'a pas dépendu de lui qu'il ne vous ait étouffée dans mon sein par toutes les peines qu'il m'a causées; mais Dieu nous a conservées l'une et l'autre, pour que la mère expiât sa faute par l'enfant... Ma fille, vous n'avez rien, vous n'aurez jamais rien. Le peu que je puis faire pour vous, je le dérobe à vos sœurs; voilà les suites d'une faiblesse. Cependant j'espère n'avoir rien à me reprocher en mourant; j'aurai gagné votre dot par mon économie. Je n'abuse point de la facilité de mon époux; mais je mets tous les jours à part ce que j'obtiens de temps en temps de sa libéralité. J'ai vendu ce que j'avais de bijoux, et j'ai obtenu de lui de disposer à mon gré du prix qui m'en est revenu. J'aimais le jeu, je ne joue plus; j'aimais les spectacles, je m'en suis privée; j'aimais la compagnie, je vis retirée; j'aimais le faste, j'y ai renoncé. Si vous entrez en religion, comme c'est ma volonté et celle de M. Simonin, votre dot sera le fruit de ce que je prends sur moi tous les jours.

- Mais, maman, lui dis-je, il vient encore ici quelques gens de bien; peut-être s'en trouvera-t-il un qui, satisfait de ma personne, n'exigera pas même les épargnes que vous avez destinées à mon établissement.

- Il n'y faut plus penser, votre éclat vous a perdue.

- Mais, si je ne trouve point un époux, est-il nécessaire que je m'enferme dans un couvent?

- A moins que vous ne veuillez perpétuer ma douleur et mes remords, jusqu'à ce que j'aie les yeux fermés. Il faut que j'y vienne; vos sœurs, dans ce moment terrible, seront autour de mon lit: voyez si je pourrai vous voir au milieu d'elles; quel serait l'effet de votre présence dans ces derniers moments! Ma fille, car vous l'êtes malgré moi, vos sœurs ont obtenu des lois un nom que vous tenez du crime; n'affligez pas une mère qui expire, laissez-la descendre paisiblement au tombeau; qu'elle puisse se dire à elle-même lorsqu'elle sera sur le point de paraître devant le grand juge, qu'elle a réparé sa faute autant qu'il était en elle; qu'elle puisse se flatter qu'après sa mort vous ne porterez point le trouble dans la maison, et que vous ne revendiquerez pas des droits que vous n'avez point.

- Maman, lui dis-je, soyez tranquille là-dessus; faites venir un homme de loi; qu'il dresse un acte de renonciation; et je souscrirai à tout ce qu'il vous plaira.

- Cela ne se peut: un enfant ne se déshérite pas lui-même; c'est le châtiment d'un père et d'une mère justement irrités. S'il plaisait à Dieu de m'appeler demain, demain il faudrait que j'en vinsse à cette extrémité, et que je m'ouvrisse à mon mari, afin de prendre de concert les mêmes mesures. Ne m'exposez point à une indiscretion qui me rendrait odieuse à ses yeux, et qui entraînerait des suites qui vous déshonoreraient. Si vous me survivez, vous resterez sans nom, sans fortune et sans état; malheureuse, dites-moi ce que vous deviendrez; quelles idées faudra-t-il que j'emporte en mourant? Il faudra donc que je dise à votre père... Que lui dirai-je? Que vous n'êtes pas son enfant!... Ma fille, s'il ne fallait que se jeter à vos pieds pour obtenir de vous... Mais vous ne sentez rien; vous avez l'âme inflexible de votre père...

*Cut brutal de la musique.*

*Suzanne tombe à genoux, à jardin, anéantie.*

Je me renfermai dans ma petite prison. Je rêvai à ce que ma mère m'avait dit. Je me jetai à genoux, je priai longtemps: je demeurai le visage collé contre terre. On n'invoque presque jamais la voix du ciel que quand on ne sait à quoi se résoudre; et il est rare alors qu'elle ne nous conseille pas d'obéir. Ce fut le parti que je pris. Dès le lendemain je sollicitai un entretien avec ma mère; elle me fit répondre qu'elle avait promis le contraire à M. Simonin,



mais que je pouvais lui écrire avec un crayon qu'on me donna. J'écrivis donc sur un bout de papier:

"Maman, je suis fâchée de toutes les peines que je vous ai causées; je vous en demande pardon; mon dessein est de les finir. Ordonnez de moi tout ce qu'il vous plaira; si c'est votre volonté que j'entre en religion, je souhaite que ce soit aussi celle de Dieu."

Je ne pouvais penser à ma mère sans envie de pleurer.

## OPUS 1

### **PREMIER MOUVEMENT**

*Reprise de l'enchaînement du Gi Qong, musique chinoise et ambiance "bucolique"*

Je fus conduite à Longchamp. Ma mère me remit entre les mains de la supérieure, me donna sa main à baiser, et s'en retourna.

Me voilà donc dans une autre maison religieuse, et postulante, et avec toutes les apparences de postuler de mon plein gré. Les supérieures à Longchamp, ainsi que dans la plupart des maisons religieuses, changent de trois ans en trois ans. C'était une madame de Moni qui entra en charge, lorsque je fus conduite dans la maison. Je ne puis en dire trop de bien; c'est pourtant sa bonté qui m'a perdue. Elle ne tarda pas à me prendre en gré, et m'entretint de mon aventure à Sainte-Marie; je la lui racontai sans déguisement. Elle me plaignit, me consola, me fit espérer un avenir plus doux.

Cependant le temps du postulat se passa; celui de prendre l'habit arriva, et je le pris. Je fis mon noviciat sans dégoût; je passe rapidement sur ces deux années, parce qu'elles n'eurent rien de triste pour moi que le sentiment secret que je m'avançais pas à pas vers un état pour lequel je n'étais point faite.

Quelquefois il se renouvelait avec force; mais aussitôt je recourais à ma bonne supérieure, qui m'embrassait, qui développait mon âme, qui m'exposait fortement ses raisons, et qui finissait toujours par me dire: "Et les autres états n'ont-ils pas aussi leurs épines? On ne sent que les siennes. Allons, mon enfant, mettons-nous à genoux, et prions." Alors elle se prosternait, elle priait haut, mais avec tant d'onction, d'éloquence, de douceur, d'élévation et de force, qu'on eût dit que l'esprit de Dieu l'inspirait.

### **DEUXIÈME MOUVEMENT**

*Suzanne arrête l'enchaînement du Gi Qong, bien que la musique continue.*

Un jour que je me sentais plus incertaine et plus abattue que jamais, j'allai dans sa cellule; ma présence l'interdit d'abord: elle lut apparemment dans mes yeux, dans toute ma personne, que le sentiment profond que je portais en moi était au-dessus de ses forces; et elle ne voulait pas lutter sans la certitude d'être victorieuse. Cependant elle m'entreprit, elle s'échauffa peu à peu; à mesure que ma douleur tombait, son enthousiasme croissait; elle se jeta subitement à genoux, je l'imitai. Je crus que j'allai partager son transport, je le souhaitais; elle prononça quelques mots, puis tout à coup elle se tut. J'attendais inutilement: elle ne parla plus; elle se releva, elle fondait en larmes, elle me prit par la main, et me serrant entre ses bras:

- Ah! chère enfant, quel effet cruel vous avez opéré sur moi! Voilà qui est fait, l'esprit s'est retiré, je le sens; allez, que Dieu vous parle par lui-même, puisqu'il ne lui plaît pas de se faire entendre par ma bouche.

En effet, je ne sais ce qui s'était passé en elle, mais le talent de consoler ne lui revint plus. La veille de ma profession, j'allai la voir; elle était d'une mélancolie égale à la mienne. Je me mis à pleurer, elle aussi; je me jetai à ses pieds, elle me bénit, me releva, m'embrassa, et me renvoya en me disant:

*Suzanne s'approche du tulle.*

*Parfois, on dirait qu'elle l'a oublié, qu'elle est arrêtée par lui.*

"Je suis lasse de vivre, je souhaite de mourir, j'ai demandé à Dieu de ne point voir ce jour, mais ce n'est pas sa volonté. Allez, je parlerai à votre mère, je passerai la nuit en prière, priez aussi."

*Suzanne caresse le tulle comme s'il s'agissait d'une autre peau.*

Mon bien-aimé, je t'aime mille fois plus que ma vie et certainement plus que je ne puis l'imaginer. Sans toi, je ne suis rien, un animal égaré qui cherche sa pitance dans un champ dévasté. Mais toi, ingrat, tu fuis mes attentions, et mes prières se perdent en filets nuageux. Qu'ai-je fait pour mériter pareille torture ? Ne t'ai-je point toujours servi avec la même dévotion, jouissant sous ton joug ? Ton absence m'est insupportable, je voudrais être le caillou dans ta paume, l'herbe sous ton talon et la goutte de pluie sur ta joue. Tu es ma seule vérité et chaque jour, je guette ton retour. Je titube, assoiffée dans le désert, les yeux brûlés de guetter l'ivresse de ta source tarie. Je tombe, je suis face contre terre, élément parmi les éléments, ignorante et nue. Ô mon extase, abaisse ton regard sur cette pauvre créature, un organisme morcelé par ses plaies à vif. Je t'en supplie, ne m'enferme pas dans le silence, je suis ton esclave, je t'obéirai, laisse-moi seulement embrasser tes mains, lécher tes doigts et ramasser tes excréments. Si tu m'abandonnes dans les ténèbres, j'en perdrai la raison. Car le pire de mes supplices est d'agoniser en ignorant la cause de ton ressentiment. Mais tu es le Maître, comment puis-je m'arroger le droit de te questionner, voire de t'adresser des reproches. Que ta volonté soit faite et si celle-ci ordonne que la douleur me soit infligée, ta servante s'agenouillera selon tes ordres.

*Suzanne se reprend, a soudain le geste de sa mère avec la main gauche qui se crispe sur son poignet droit.*

Pendant les cloches sonnèrent; je descendis. L'assemblée était peu nombreuse. Je fus prêchée bien ou mal, je n'entendis rien. On disposa de moi pendant toute cette matinée qui a été nulle dans ma vie, car je n'en ai jamais connu la durée; je ne sais ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. On m'a sans doute interrogée, j'ai sans doute répondu; j'ai prononcé des vœux, mais je n'en ai nulle mémoire, et je me suis trouvée religieuse aussi innocemment que je fus faite chrétienne; je n'ai pas plus compris à toute la cérémonie de ma profession qu'à celle de mon baptême, avec cette différence que l'une confère la grâce et que l'autre la suppose.

J'étais dans un état d'abattement si profond, que, quelques jours après, lorsqu'on m'annonça que j'étais de chœur, je ne sus ce qu'on voulait dire. Je demandai s'il était bien vrai que j'eusse fait profession; je voulus voir la signature de mes vœux; il fallut joindre à ces preuves le témoignage de toute la communauté, celui de quelques étrangers qu'on avait appelés à la cérémonie. M'adressant plusieurs fois à la supérieure, je lui disais: "Cela est donc bien vrai?..." et je m'attendais toujours qu'elle m'allait répondre: "Non, mon enfant; on vous trompe." Son assurance réitérée ne me convainquait pas, ne pouvant concevoir que dans l'intervalle d'un jour entier, aussi tumultueux, aussi varié, si plein de circonstances singulières et frappantes, je ne m'en rappelasse aucune, pas même le visage ni de celles qui m'avaient servie, ni celui du prêtre qui m'avait prêchée, ni de celui qui avait reçu mes vœux; le changement d'habit religieux en habit du monde est la seule chose dont je me ressouvienne; depuis cet instant j'ai été ce qu'on appelle physiquement aliénée.

*NOIR (qui sera maintenu sur le troisième mouvement)*

### **TROISIEME MOUVEMENT**

**Voix off** : Pourtant, je l'avoue, quant au faite de ma passion et de mon égarement, je vous ai senti gonfler mes entrailles, je me suis allongée telle une domestique que son maître engrosse et de la même manière que j'avais ouvert ces cuisses à l'ignoble, j'ai offert mes parties honteuses à l'aiguille qui devait vous crever. Seigneur, la douleur était allégresse, qui chantait en prélude à l'effacement de mon péché. Pourtant Dieu en a décidé autrement, il a voulu que vous naissiez et qu'avec vous ma faute s'incarnât. Ah, que n'ai-je été renfermée dans un couvent pendant toute ma vie, je n'aurais pas été soumise à la tentation.

**Voix off :** Je fis dans la même année trois pertes intéressantes. Madame de Moni sentit de loin son heure s'approcher ; elle se condamna au silence ; elle fit porter sa bière dans sa chambre.

Mon père, ou plutôt celui qui passait pour tel, était âgé, il avait beaucoup travaillé, il s'éteignit. Ma mère, elle, mourut au retour d'un petit voyage qu'elle fit, sur la fin de l'automne, chez une de ses filles. Elle eut du chagrin: sa santé avait été fort affaiblie. Je n'ai jamais su, ni le nom de mon père, ni l'histoire de ma naissance. Celui qui avait été son directeur et le mien, me remit de sa part un petit paquet; c'était cinquante louis avec un billet, enveloppés et cousus dans un morceau de linge. Il y avait dans ce billet:

"Mon enfant, c'est peu de chose; mais ma conscience ne me permet pas de disposer d'une plus grande somme; c'est le reste de ce que j'ai pu économiser sur les petits présents de M. Simonin. Vivez saintement, c'est le mieux, même pour votre bonheur en ce monde. Priez pour moi; votre naissance est la seule faute importante que j'aie commise; aidez-moi à l'expier; et que Dieu me pardonne de vous avoir mise au monde, en considération des bonnes œuvres que vous ferez. Surtout ne troublez point la famille; et quoique le choix de l'état que vous avez embrassé n'ait pas été aussi volontaire que je l'aurais désiré, craignez d'en changer. Que n'ai-je été renfermée dans un couvent pendant toute ma vie! Je ne serais pas si troublée de la pensée qu'il faut dans un moment subir le redoutable jugement. Songez mon enfant, que le sort de votre mère, dans l'autre monde, dépend beaucoup de la conduite que vous tiendrez dans celui-ci: Dieu, qui voit tout, m'appliquera, dans sa justice, tout le bien et tout le mal que vous ferez.

Brûlez la lettre; et quand vous saurez que je ne suis plus, ce qui sera bientôt, vous ferez dire une messe pour moi, et vous y renouvellerez vos vœux; car je désire toujours que vous demeuriez en religion: l'idée de vous imaginer dans le monde sans secours, sans appui, jeune, achèverait de troubler mes derniers instants."

## OPUS 2

### **PREMIER MOUVEMENT**

*Lumières rallumées.*

*Le tulle a disparu.*

*Suzanne est enfermée dans la toile qui couvrait jusqu'alors le sol et le mur du fond de la cellule. Seul son visage et ses bras émergent.*

*Suzanne est dans l'enferment, elle est l'enfermement.*

*A chaque fois qu'elle se déplace, c'est toute la cellule qui se déplace.*

*Pour l'instant, elle est bord scène, au centre, dans la toile tendu qui la contraint et l'empêche de quitter cet espace.*

Ce fut la sœur Sainte-Christine qui succéda à la mère de Moni. Ah! quelle différence entre l'une et l'autre! Celle-ci avait le caractère petit, une tête étroite et brouillée de superstitions; elle donnait dans les opinions nouvelles; elle conférait avec des sulpiciens, des jésuites. Elle prit en aversion toutes les favorites de celle qui l'avait précédée: en un moment la maison fut pleine de troubles, de haines, de médisances, d'accusations, de calomnies et de persécutions.

Je fus indifférente, pour ne rien dire de pis, à la supérieure actuelle, par la raison que sa précédente m'avait chérie; mais je ne tardai pas à empirer mon sort par des actions qu'on appellera ou imprudence, ou fermeté, selon le coup d'œil sous lequel on les considère. Je lus les constitutions, je les relus, je les savais par cœur; si l'on m'ordonnait quelque chose, ou qui n'y fût pas exprimé clairement, ou qui n'y fût pas, ou qui m'y parût contraire, je m'y refusais fermement, je prenais le livre, et je disais: "Voilà les engagements que j'ai pris, et je n'en ai point pris d'autres." Dès lors, on s'occupa à me rendre la vie dure. Quand on ne pouvait me trouver en faute, on m'en supposait. J'ai du courage; mais il n'en est point qui tienne contre l'abandon, la solitude et la persécution. Les choses en vinrent au point que l'on se fit un jeu de me tourmenter. On m'empêchait de dormir, de veiller, de prier. Ma vie était une suite de délits réels ou simulés, et de châtiments. Je tombai dans l'abattement, le chagrin et la mélancolie. Je flottais entre la résignation et le désespoir, tantôt me soumettant à toute la rigueur de mon sort, tantôt pensant à m'en affranchir par des moyens violents.

*Suzanne recule brusquement au fond de la scène, agrippée à sa toile*

Il y avait au fond du jardin un puits profond. Il y avait à côté un banc de pierre. Combien de fois je m'y suis assise, la tête appuyée sur les bords de ce puits ! Combien de fois, dans le tumulte de mes idées, me suis-je levée brusquement et résolue à finir mes peines ! Qu'est-ce qui m'a retenue ? Pourquoi préférais-je alors de pleurer, de crier à haute voix, de fouler mon voile aux pieds, de m'arracher les cheveux, et de me déchirer le visage avec les ongles ? Si c'était Dieu qui m'empêchait de me perdre, pourquoi ne pas arrêter aussi tous ces autres mouvements ?

### **DEUXIÈME MOUVEMENT**

J'en étais là, lorsque, revenant sur ma vie passée, je songeai à faire résilier mes vœux. Je décidai de dresser un mémoire et de le donner à consulter. J'avais pris l'habitude d'écrire ma confession. Mais je fis trois étourderies: la première, de dire à ma supérieure que j'aurais beaucoup de choses à écrire, et de lui demander, sous ce prétexte, plus de papier qu'on n'en accorde; la seconde, de m'occuper de mon mémoire, et de laisser là ma confession; et la troisième, n'ayant point fait de confession et n'étant point préparée à cet acte de religion, de ne demeurer au confessionnal qu'un instant. Tout cela fut remarqué; et l'on en conclut que le papier que j'avais demandé avait été utilisé autrement que je ne l'avais dit. Mais s'il

n'avait pas servi à ma confession, comme il était évident, quel usage en avais-je fait? Je sentis qu'il ne fallait pas qu'on trouvât chez moi un écrit de cette importance. J'étais dans une inquiétude qui se décelait à mes mouvements. J'étais assise à côté d'une jeune religieuse qui m'aimait; quelquefois je l'avais vue me regarder en pitié et verser des larmes; elle ne me parlait point, mais certainement elle souffrait. Au risque de tout ce qui pourrait en arriver, je résolus de lui confier mon papier. Je fis bien de prendre ce parti.

*Suzanne, toujours dans ce désir de se défaire de cette toile, cette seconde peau qui l'emprisonne, court vers le bord scène, à cour, mais est à nouveau arrêtée par la toile*

La sœur supérieure entra un jour dans ma cellule, et elle me dit:

- Sœur Suzanne, vous avez des défauts; mais vous n'avez pas celui de mentir; dites-moi donc la vérité: qu'avez-vous fait de tout le papier que je vous ai donné?
- Madame, je vous l'ai dit.
- Cela ne se peut, car vous m'en avez demandé beaucoup, et vous n'avez été qu'un moment au confessionnal.
- Il est vrai.
- Et bien! jurez-moi, par la sainte obéissance que vous avez vouée à Dieu, que cela est; et malgré les apparences, je vous croirai.
- Madame, il ne vous est pas permis d'exiger un serment pour une chose si légère; et il ne m'est pas permis de le faire. Je ne saurais jurer.
- Vous vous trompez, sœur Suzanne, et vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Qu'avez-vous fait du papier que je vous ai donné?
- Je vous l'ai dit.
- Où est-il?
- Je ne l'ai plus.
- Qu'en avez-vous fait?
- Ce que l'on fait de ces sortes d'écrits, qui sont inutiles après qu'on s'en est servi.
- Jurez-moi, par la sainte obéissance, qu'il a été tout employé à écrire votre confession, et que vous ne l'avez plus.
- Madame, je vous le répète, cette seconde chose n'étant pas plus importante que la première, je ne saurais jurer.
- Jurez, me dit-elle, ou...
- Je ne jurerais point.
- Vous êtes donc coupable?
- Et de quoi puis-je être coupable?
- De tout; il n'y a rien dont vous ne soyez capable. Il se passe quelque chose dans votre esprit qui n'est pas bien; vous avez des projets; l'intérêt de la maison exige que je les connaisse, et je les connaîtrai; c'est moi qui vous en réponds. Sœur Suzanne, dites-moi la vérité.
- Je vous l'ai dite.

*Suzanne repart au fond scène et rebondit pour se replacer bord scène*

Elle demeura un moment en silence, puis elle sortit et rentra avec quatre de ses favorites. Elles avaient l'air égaré et furieux. Je me jetai à leurs pieds; j'implorais leur miséricorde. J'embrassais les genoux tantôt de l'une, tantôt de l'autre. La supérieure, immobile, me regardait et me disait :

- Donne tes papiers malheureuse, ou révèle ce qu'ils contenaient.

On m'arracha mon voile; on me dépouilla sans pudeur. On trouva sur mon sein un petit portrait de mon ancienne supérieure; on s'en saisit; je suppliai qu'on me permît de le baiser encore une fois; on me refusa. On me jeta une chemise, on m'ôta mes bas, l'on me couvrit d'un sac, et l'on me conduisit, la tête et les pieds nus, à travers les corridors. Je criai, j'appelai à mon secours; mais on avait sonné la cloche pour avertir que personne ne parût. J'invoquais le ciel, j'étais à terre, et l'on me traînait. Quand j'arrivai au bas des escaliers,

j'avais les pieds ensanglantés et les jambes meurtries. Cependant l'on ouvrit avec de grosses clefs la porte d'un petit lieu souterrain, obscur, où l'on me jeta sur une natte que l'humidité avait à demi pourrie. Il y avait, sur un bloc de pierre, une tête de mort, avec un crucifix de bois. Je portais les mains à ma gorge ; je hurlais comme une bête féroce ; je me frappais la tête contre les murs ; je me mis toute en sang ; je cherchai à me détruire jusqu'à ce que les forces me manquassent.

*Encore une fois, Suzanne repart fond scène, rebondit et repart bord scène, à jardin*

Le troisième jour, sur les neuf heures du soir, on ouvrit la porte; c'étaient les mêmes religieuses qui m'avaient conduite. On me ramena dans ma cellule, où je trouvai la supérieure.

"J'ai consulté Dieu sur votre sort et il a touché mon cœur: il veut que j'aie pitié de vous et je lui obéis. Mettez-vous à genoux et demandez-lui pardon."

Je me mis à genoux, et je dis:

"Mon Dieu, je vous demande pardon des fautes que j'ai faites, comme vous le demandâtes sur la croix pour moi.

- Quel orgueil! s'écrièrent-elles; elle se compare à Jésus-Christ, et elle nous compare aux Juifs qui l'ont crucifié.

- Ne me considérez pas, leur dis-je, mais considérez-vous, et jugez.

- Ce n'est pas tout, me dit la supérieure; jurez-moi, par la sainte obéissance, que vous ne parlerez jamais de tout ce qui s'est passé.

- Ce que vous avez fait est donc bien mal, puisque vous exigez de moi par serment que j'en garderai le silence? Personne n'en saura jamais rien que votre conscience, je vous le jure.

- Vous le jurez?

*Suzanne crache droit devant elle*

- Oui, je vous le jure.

### **TROISIÈME MOUVEMENT**

*Comme pour s'en persuader, Suzanne caresse sa nouvelle peau*

*Ce faisant, elle glisse en piétinant jusqu'au milieu bord scène*

Grâce à l'aide de ma seule amie dans le couvent, j'eus la réponse à mon mémoire; elle était d'un M. Manouri, ni favorable, ni défavorable. Nous convînmes d'une correspondance par laquelle il me ferait parvenir sûrement ses demandes et je lui enverrais mes réponses. Rien ne transpirait dans la maison; j'avais obtenu de Rome la permission de réclamer contre mes vœux; incessamment l'action allait être intentée, qu'on était là-dessus dans une sécurité profonde. Qu'elle fut donc la surprise de ma supérieure, lorsqu'on lui signifia, au nom de sœur Marie-Suzanne Simonin, une protestation contre ses vœux, avec la demande de quitter l'habit de religion, et de sortir du cloître pour disposer d'elle comme elle le jugerait à propos.

*Suzanne recule et se place milieu scène*

*Elle remet son « nouveau corps » en place*

A peine la supérieure eut-elle reçu l'acte juridique de ma demande, qu'elle accourut dans ma cellule.

- Comment, sœur Sainte-Suzanne, me dit-elle, vous voulez nous quitter?

- Oui, madame.

- Et vous allez appeler de vos vœux?

- Oui, madame.

- Ne les avez-vous pas faits librement?

- Non, madame.
- Et qui vous a contrainte?
- Tout.
- Monsieur votre père?
- Mon père.
- Madame votre mère?
- Elle-même.
- Et pourquoi ne pas réclamer au pied des autels?
- J'étais si peu à moi, que je ne me rappelle pas même d'y avoir assisté.
- Pouvez-vous parler ainsi?
- Je dis la vérité.
- Quoi! vous n'avez pas entendu le prêtre vous demander: "Sœur Sainte-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu obéissance, chasteté et pauvreté?"
- Je n'en ai pas mémoire.
- Vous n'avez pas répondu qu'oui?
- Je n'en ai pas mémoire.
- Et vous imaginez que les hommes vous en croiront?
- Ils m'en croiront ou non; mais le fait n'en sera pas moins vrai.
- Chère enfant, si de pareils prétextes étaient écoutés, voyez quels abus il s'ensuivrait! Vous avez fait une démarche inconsidérée; vous vous êtes laissée entraîner par un sentiment de vengeance, vous avez à cœur les châtiments que vous m'avez obligée à vous infliger; vous avez cru qu'ils suffisaient pour rompre vos vœux; vous vous êtes trompée, cela ne se peut ni devant les hommes ni devant Dieu. Songez que le parjure est le plus grand de tous les crimes; que vous l'avez déjà commis dans votre cœur; et que vous allez le consommer.
- Je ne serai point parjure, je n'ai rien juré.
- L'esprit séducteur qui nous environne sans cesse, et qui cherche à nous perdre, aurait-il profité de la liberté trop grande qu'on vous a accordée depuis peu, pour vous inspirer quelque penchant funeste?
- Non, madame; vous savez que je ne fais pas un serment sans peine: j'atteste Dieu que mon cœur est innocent, et qu'il n'y eut jamais aucun sentiment honteux.
- Cela ne se conçoit pas.

*Suzanne s'effondre lentement*

*Le corps ne tient plus, ça parle et ça la terrasse*

**Voix off :** Ne me touchez pas, apostate. Agenouillez-vous et prosternez-vous. Vous n'êtes rien et ne serez jamais rien, priez le Très-Haut dont seule la volonté vous accorde le droit à l'existence. Jouissez de n'être que le fruit de son désir, un désir que vous devez mériter, nourrir et retenir. Implorez-le, lavez ses pieds de vos cheveux et ne relevez pas la tête. Dépouillez-vous de ce qui vous constitue, et seulement lorsque vous aurez atteint l'immense vacuité, il vous visitera et vous fécondera. Promettez-lui alors de le servir comme un esclave jusqu'au moment où il décidera d'éteindre votre souffle et qu'enfin désincarnée vous voliez jusqu'à lui. Ne me touchez pas, écartez-vous, apostate. Implorez ma miséricorde comme la sienne, vous qui vous êtes rebiffée contre l'ordre établi. Nous sommes très peu à être investis de sa mission divine et vous, issue d'une classe qu'on ne saurait même nommer, vous revendiquez la liberté de choix. Quel choix, quelle liberté. Vous n'êtes qu'une matière informe que je roule et pétris entre mes doigts, la brique d'un édifice qui vous dépasse et dont vous n'aurez jamais conscience. Votre seule fonction en ce monde est de servir votre Maître, et à travers lui d'obéir à ceux qui tiennent les rênes. Vous êtes un flux désordonné que nous ferons rentrer dans le rang. Les fous, on les enferme. Que croyez-vous, que nous n'avons pas accès à vos neurones, que nous sommes incapables de contrôler les farandoles de votre esprit ? Vous n'avez rien, vos rêves nous appartiennent et vos désirs ne seront jamais que ce que nous vous accordons. Remerciez-moi d'être au couvent, vous pourriez pourrir dans ces asiles d'aliénés, où on crève les animaux qui osent tirer sur leur laisse.



*Suzanne tombe sur le côté, roule jusqu'au fond du plateau, parvient à s'asseoir  
Une seule de ses mains ressort, avec toujours son geste obsessionnel  
On entend des bruit d'oiseaux et de ville, un aboiement de chien*

### **QUATRIÈME MOUVEMENT**

Je fus privée de tous les emplois. A l'église, on laissait une stalle vide à chaque côté de celle que j'occupais. J'étais seule à une table au réfectoire; on ne m'y servait pas; j'étais obligée d'aller dans la cuisine demander ma portion. La première fois, la sœur cuisinière me cria:

- N'entrez pas, éloignez-vous...

Je lui obéis.

- Que voulez-vous?

- A manger.

- A manger! Vous n'êtes pas digne de vivre."

Quelques fois j'insistais, et l'on me mettait sur le seuil des mets qu'on aurait eu honte de présenter à des animaux. Je me déterminai donc à parler à la supérieure; j'étais à moitié morte de frayeur; j'allai cependant frapper doucement à sa porte. Elle ouvrit; à ma vue, elle recula plusieurs pas en arrière, en me criant:

- Apostate, éloignez-vous!

Je m'éloignai.

- Encore...

Je m'éloignai encore.

- Que voulez-vous?

- Puisque ni Dieu ni les hommes ne m'ont point condamnée à mourir, je veux, madame, que vous ordonniez qu'on me fasse vivre.

- Vivre! me dit-elle, en me répétant le propos de la sœur cuisinière, en êtes-vous digne?

- Il n'y a que Dieu qui le sache; mais je vous préviens que si l'on me refuse la nourriture, je serai forcée d'en porter mes plaintes à ceux qui m'ont acceptée sous leur protection. Je ne suis ici qu'en dépôt, jusqu'à ce que mon sort et mon état soient décidés.

- Allez, me dit-elle, ne me souillez pas de vos regards; j'y pourvoirai."

Je m'en allai, et elle ferma sa porte avec violence. Elle donna ses ordres apparemment, mais je n'en fus guère mieux soignée.

Voilà la vie que j'ai menée tant que mon procès a duré. Le parler ne me fut pas tout à fait interdit; on ne pouvait m'ôter la liberté de conférer avec mes juges ni avec mon avocat; encore celui-ci fut-il obligé d'employer plusieurs fois la menace pour obtenir de me voir.

On en vint jusqu'à me voler, me dépouiller, m'ôter mes chaises, mes couvertures et mes matelas; on ne me donnait plus de linge blanc; mes vêtements se déchiraient; j'étais presque sans bas et sans souliers.

Si je passais sous des fenêtres, j'étais obligée de fuir, ou de m'exposer à recevoir les immondices des cellules. Quelques sœurs m'ont craché au visage. J'étais devenue d'une malpropreté hideuse. Comme on craignait les plaintes que je pouvais faire à nos directeurs, la confession me fut interdite.

Le jour de l'Ascension, j'abattis ma serrure et je me rendis à la porte du chœur, que je trouvais fermée. J'étais couchée à terre, et mon corps étendu fermait le passage, lorsque l'office finit, et que les religieuses se présentèrent pour sortir. La première s'arrêta tout court; les autres arrivèrent à sa suite; la supérieure se douta de ce que c'était, et dit:

- Marchez sur elle, ce n'est qu'un cadavre.

Quelques-unes obéirent, et me foulèrent aux pieds; d'autres furent moins inhumaines; mais aucune n'osa me tendre la main pour me relever.

## **CINQUIÈME MOUVEMENT**

*Musique Gi Qong avec bruits d'eau. Suzanne se relève, elle est debout, plutôt au lointain, centre. Cette fois-ci, elle ne pratique pas la gymnastique chinoise. Sa fatigue est colossale mais elle parle encore.*

Le jour de la visite du grand vicaire, dès le grand matin la supérieure entra dans ma cellule avec trois sœurs ; l'une portait un bénitier, l'autre un crucifix, une troisième des cordes. La supérieure me dit, d'une voix forte et menaçante :

- Mettez-vous à genoux et recommandez votre âme à Dieu.

Une sueur froide se répandit sur tout mon corps ; je regardais avec effroi ses trois fatales compagnes, debout sur une même ligne, le visage sombre, les lèvres serrées et les yeux fermés.

- Quelle grâce faut-il que je demande à Dieu ?

- Demandez-lui pardon des péchés de toute votre vie ; parlez-lui comme si vous étiez au moment de comparaître devant lui.

A ces mots, je crus qu'elles avaient tenu conseil, et qu'elles avaient résolu de se défaire de moi. A cette idée de mort prochaine, je voulus crier ; mais ma bouche était ouverte, et il n'en sortait aucun son. J'avancais vers la supérieure des bras suppliants, et mon corps défaillant se renversait en arrière.

- Qu'on la mette debout. Puisqu'elle ne veut pas se recommander à Dieu, tant pis pour elle ; vous savez ce que vous avez à faire ; achevez...

- Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Chères sœurs, tâchez de ne pas me faire souffrir.

Et je présentai mon cou. Ce fut alors que je sentis la supériorité de la religion chrétienne sur toutes les religions du monde. Je voyais l'innocent, le flanc percé, le front couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, et expirant dans les souffrances ; et je me disais : « Voilà mon Dieu, et j'ose me plaindre !... » Je m'attachai à cette idée, et je sentis la consolation renaître dans mon cœur. Cependant la supérieure et ses satellites me trouvèrent plus de présence d'esprit qu'elles ne m'en auraient voulu. Elles me levèrent, et la supérieure m'ordonna de marcher. Croyant aller au supplice, je disais : « Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! Mon Dieu, pardonnez-moi si je vous ai offensé !

*Suzanne commence des allers-retours horizontaux*

*Rien ne peut arrêter sa marche obstinée, sauf la toile qui la contraint et la ramène sans cesse sur le territoire de son enfermement*

Mais j'arrivai dans l'église. Le grand vicaire y avait célébré la messe. Il s'approcha de moi et me dit :

- Pourquoi ne vous confessez-vous point ?

- C'est qu'on m'en empêche.

- Pourquoi n'approchez-vous point des sacrements ?

- C'est qu'on m'en empêche.

- Pourquoi n'assistez-vous ni à la messe, ni aux offices divins ?

- C'est qu'on m'en empêche."

La supérieure voulut prendre la parole; mais il lui dit avec son ton:

- Madame, taisez-vous... Pourquoi sortez-vous la nuit de votre cellule ?

- C'est qu'on m'a privée d'eau, de pot à l'eau et de tous les vaisseaux nécessaires aux besoins de la nature.

- Pourquoi entend-on du bruit la nuit dans votre dortoir et dans votre cellule ?

- C'est qu'on s'occupe à m'ôter le repos."

La supérieure voulut encore parler; il lui dit pour la seconde fois:

- Madame, je vous ai déjà dit de vous taire; vous répondrez quand je vous interrogerai...

Pourquoi vous a-t-on liée ?

- Je l'ignore.

- Pourquoi votre cellule ne ferme-t-elle pas ?

- C'est que j'en ai brisé la serrure.

- Pourquoi l'avez-vous brisée?
- Pour ouvrir la porte et assister à l'office le jour de l'Ascension.
- Vous vous êtes donc montrée à l'église ce jour-là?
- Oui, monsieur."

La supérieure dit:

- Monsieur, cela n'est pas vrai: toute la communauté...

*Début du morceau de Marianne Faithfull « Working class hero ». Lorsque Suzanne finit par l'entendre, elle se pétrifie, terrorisée, puis lutte, immobile, de toutes ses forces, pour se faire entendre.*

*Mais très vite, elle repart, elle marche, marche, marche encore.*

Je l'interrompis:

- ...assurera que la porte du chœur était fermée; qu'elles m'ont trouvée prosternée à cette porte, et que vous leur avez ordonné de marcher sur moi, ce que quelques-unes ont fait; mais je leur pardonne et à vous, madame, de l'avoir ordonné; je ne suis pas venue pour accuser, mais pour me défendre.
- Pourquoi n'avez-vous ni rosaire, ni crucifix?
- C'est qu'on me les a ôtés.
- Où est votre bréviaire?
- On me l'a ôté.
- Comment priez-vous donc?
- Je fais ma prière de cœur et d'esprit, quoiqu'on m'ait défendu de prier.
- Qui est-ce qui vous a fait cette défense?
- Madame."

La supérieure allait encore parler.

*Cette fois-ci, Suzanne, torturée par la voix qui chante s'immobilise, les mains proches des oreilles*

*Elle hurle :*

- MADAME, MADAME, Madame, lui dit-il, est-il vrai ou faux que vous lui ayez défendu de prier? Dites oui ou non.
- Je croyais, et j'avais raison de croire...
- Il ne s'agit pas de cela; lui avez-vous défendu de prier, oui ou non?
- Je lui ai défendu, mais...

Elle allait continuer.

- Mais, reprit l'archidiacre, mais... Sœur Suzanne, pourquoi êtes-vous nu-pieds?
- C'est qu'on ne me fournit ni bas, ni souliers.
- Etes-vous nourrie?
- Je demande à l'être.
- Vous ne l'êtes donc pas?

Je me tus, et il ajouta:

- Il est incroyable qu'on en ait usé avec vous si sévèrement, sans que vous ayez commis quelque faute qui l'ait mérité.
- Ma faute est de n'être point appelée à l'état religieux, et de revenir contre des vœux que je n'ai pas faits librement.
- C'est aux lois à décider cette affaire; et de quelque manière qu'elles prononcent, il faut, en attendant, que vous remplissiez les devoirs de la vie religieuse. Allez.
- Monsieur, où faut-il que j'aille?
- Dans votre cellule. **DANS VOTRE CELLULE DANS VOTRE CELLULE!** Je vous ai interrogée, je vais interroger votre supérieure; et je ne sortirai point d'ici que l'ordre n'y soit rétabli.

*Cut de « Working class héro ».*

*Suzanne, hébétée, la bouche pleine d'écume, va se remettre dans son petit coin, à cour lointain, caresse « sa peau » et reprend tout doucement son balancement.*

*Une enfant qui lutte contre la peur.*

*Elle n'est plus rien, et elle est tout, petit morceau de viande qui continue à raconter sa mémoire.*

Je priais lorsque l'archidiacre, ses deux compagnons et la supérieure parurent dans ma cellule.

J'ai dit que j'étais sans tapisserie, sans chaise, sans prie-dieu, sans rideaux, sans matelas, sans couvertures, sans draps, sans aucun vaisseau, sans porte qui fermât, presque sans vitre entière à mes fenêtres. Je me levai; et l'archidiacre, s'arrêtant tout court et tournant des yeux d'indignation sur la supérieure, lui dit:

- Eh bien! madame?

Elle répondit:

- Je l'ignorais.

- Vous l'ignoriez? Vous mentez! Avez-vous passé un jour sans entrer ici, et n'en descendiez-vous pas quand vous êtes venue?... Sœur Suzanne, parlez: madame n'est-elle pas entrée ici d'aujourd'hui?

Je ne répondis rien. Il n'insista pas; ils sortirent tous; et j'entendis l'archidiacre qui disait à la supérieure dans le corridor:

- Vous êtes indigne de vos fonctions; vous mériteriez d'être déposée. J'en porterai mes plaintes à monseigneur. Que tout ce désordre soit réparé avant que je sois sorti.

Et continuant de marcher, et branlant sa tête, il ajoutait:

- Cela est horrible. Des chrétiennes! Des religieuses! Des créatures humaines! Cela est horrible."

## **SIXIÈME MOUVEMENT**

*A nouveau, bruits d'un hors-champ.*

*Suzanne se couche comme un enfant, le visage à cour.*

*C'est tout juste si on voit ce visage.*

Depuis ce moment je n'entendis plus parler de rien; mais j'eus du linge, d'autres vêtements, des rideaux, des draps, des couvertures, des vaisseaux, mon bréviaire, mes livres de piété, mon rosaire, mon crucifix, des vitres, en un mot tout ce qui me rétablissait dans l'état commun des religieuses; la liberté du parloir me fut aussi rendue, mais seulement pour mes affaires.

Elles allaient mal. M. Manouri publia un premier mémoire qui fit peu de sensation; il y avait trop d'esprit, pas assez de pathétique, presque point de raisons.

M. Manouri publia un second mémoire qui fit un peu plus d'effet. On sollicita vivement. J'offris encore à mes sœurs de leur laisser la possession entière et tranquille de la succession de mes parents. Il y eut un moment où mon procès prit le tour le plus favorable, et où j'espérai la liberté; je n'en fus que plus cruellement trompée. Mon affaire fut plaidée à l'audience et perdue.

Les religieuses m'examinaient de loin; elles ne voulaient rien perdre du spectacle de ma douleur et de mon humiliation. J'eus quelques visites, mais celle de M. Manouri fut la seule qu'on me permit de recevoir. Il n'osait ni me regarder, ni me parler.

"Madame, me dit-il en pleurant, vous auriez été ma propre sœur que je n'aurais pas mieux fait..."

Cet homme a le cœur sensible.

"Madame, ajouta-t-il, si je puis vous être utile à quelque chose, disposez de moi. Je verrai le premier président, j'en suis considéré; je verrai les grands vicaires et l'archevêque..."

Je l'interrompis: "Je ne demande rien, je n'espère rien, je ne m'oppose à rien; le seul ressort qui me restait est brisé. Si je pouvais seulement me promettre que Dieu me changeât, et que les qualités de l'état religieux succédassent dans mon âme à l'espérance de le quitter, que

j'ai perdue... Mais cela ne se peut; ce vêtement s'est attaché à ma peau, à mes os, et ne m'en gêne que davantage. Ah! quel sort! Etre religieuse à jamais, et sentir qu'on ne sera jamais que mauvaise religieuse, passer toute sa vie à se frapper la tête contre les barreaux de sa prison! On appelle orgueil mon inaptitude; on s'occupe à m'humilier; les fautes et les punitions se multiplient à l'infini, et les journées se passent à mesurer des yeux la hauteur des murs."

*Suzanne marche à quatre pattes : un chien, une bête.*

**Voix off** : Le lendemain on tint conseil; toute la communauté fut appelée à mon jugement; et l'on me condamna à être privée de récréation, à entendre pendant un mois l'office à la porte du chœur, à manger par terre au milieu du réfectoire, à faire amende honorable trois jours de suite, à renouveler ma prise d'habit et mes vœux, à prendre le cilice, à jeûner de deux jours l'un, et à me macérer après l'office du soir tous les vendredis. J'étais à genoux, le voile baissé, tandis que cette sentence m'était prononcée.

*Suzanne arrive bord plateau, la tension du tissu la fait tomber à plat ventre, visage bord scène*

*Elle n'ira pas plus loin, le corps est usé.*

### **SEPTIÈME MOUVEMENT**

Me voilà donc seule dans cette maison, dans le monde, car je ne connaissais pas un être qui s'intéressât à moi. Je n'avais plus entendu parler de l'avocat Manouri, lorsque nos supérieurs ecclésiastiques firent une visite dans la maison.

L'archidiacre me dit:

- Et bien, sœur Suzanne, comment en use-t-on à présent avec vous?

Je lui répondis: "Monsieur, on m'oublie.

- Tant mieux.

- Et c'est aussi tout ce que je souhaite; mais j'aurais une grâce importante à vous demander, c'est d'appeler ici ma mère supérieure.

- Et pourquoi?

- C'est que, s'il arrive que l'on vous fasse quelque plainte d'elle, elle ne manquera de m'en accuser.

- Non, ne craignez rien; de ce jour vous n'êtes plus sous son autorité; avant la fin de la semaine vous serez transférée à Sainte-Eutrope, près d'Arpajon. Vous avez un bon ami.

- Un bon ami, monsieur! je ne m'en connais point.

- C'est votre avocat.

- M. Manouri?

- Lui-même.

- Je ne croyais pas qu'il se souvînt encore de moi.

L'archidiacre sortit en me recommandant le secret sur ce qu'il m'avait confié de ma translation à Sainte-Eutrope d'Arpajon. Je connaissais les compagnes que je quittais, et je n'avais pas de peine à supposer que je gagnerais quelque chose à vivre avec d'autres prisonnières; quelles qu'elles fussent, elles ne pouvaient être ni plus méchantes, ni plus malintentionnées.

## OPUS 3

*Reprise du Gi Qong. Suzanne se relève, se remet centre plateau, recommence son enchaînement, recherchant à retrouver l'harmonie disparue  
Voix de femmes cambodgiennes discutant au très loin*

### **PREMIER MOUVEMENT**

**Voix off** : Le couvent d'Arpajon est un bâtiment carré, dont un des côtés regarde sur le grand chemin, et l'autre sur la campagne et les jardins. Il y avait à chaque fenêtre de la première façade une, deux ou trois religieuses ; cette seule circonstance m'en apprit, plus que tout, sur l'ordre qui régnait dans cette maison.

La supérieure vint elle-même m'installer dans ma cellule. Elle m'en fit les honneurs à sa mode ; elle me montrait l'oratoire et disait :

- C'est là que ma petite amie priera Dieu ; je veux qu'on lui mette un coussin sur ce marche-pied, afin que ses petits genoux ne soient pas blessés. Il n'y a point d'eau bénite dans ce bénitier ; cette sœur Dorothee oublie toujours quelque chose. Essayez ce fauteuil, voyez s'il vous sera commode...

Et tout en parlant ainsi, elle m'assit, me pencha la tête sur le dossier, et me baisa le front. Pendant cette scène je disais en moi-même, « Ô la folle créature ! » Et je m'attendis à de bons et de mauvais jours.

*Suzanne continue le texte, appliquée à bien dire*

Je voyais constamment croître la tendresse qu'elle avait conçue pour moi. J'étais sans cesse dans sa cellule, ou elle était dans la mienne ; pour la moindre indisposition, elle m'ordonnait l'infirmerie, elle me dispensait des offices, elle m'envoyait coucher de bonne heure, ou m'interdisait l'oraison du matin. On ne lui faisait aucun présent que je ne partageasse : chocolat, sucre, café, liqueurs, tabac, linge, mouchoirs, quoi que ce fût ; elle avait déparé sa cellule d'estampes, d'ustensiles, de meubles, et d'une infinité de choses agréables ou commodes, pour en orner la mienne ; je ne pouvais presque pas m'en absenter un moment, qu'à mon retour je ne me trouvasse enrichie de quelques dons. J'allais l'en remercier chez elle, et elle ressentait une joie qui ne se peut exprimer ; elle m'embrassait, me caressait, me prenait sur ses genoux, m'entretenait des choses les plus secrètes de la maison, et se promettait, si je l'aimais, une vie mille fois plus heureuse que celle qu'elle aurait passée dans le monde. Après cela, elle s'arrêtait, me regardait avec des yeux attendris, et me disait :

- Sœur Suzanne m'aimez-vous ?

- Et comment ferais-je pour ne pas vous aimer ? Il faudrait que j'eusse l'âme bien ingrate.

- Cela est vrai.

- Vous avez tant de bonté...

- Dites de goût pour vous.

Et en prononçant ces mots, elle baissait les yeux, la main dont elle me tenait embrassée me serrait plus fortement, celle qu'elle avait appuyée sur mon genou pressait davantage, elle m'attirait sur elle, mon visage se trouvait placé sous le sien, elle soupirait, elle se renversait sur sa chaise, elle tremblait, on eût dit qu'elle avait à me confier quelque chose et qu'elle n'osait, elle versait des larmes, et puis elle me disait :

- Ah ! sœur Suzanne, vous ne m'aimez pas !

- Je ne vous aime pas, chère mère ?

- Non.

*Suzanne rabat la toile sur elle et progresse à reculons jusqu'à l'avant-scène où elle « respire » sous la toile*

*L'innocence d'une enfant qui se cache sous son drap et l'obscénité d'une femme qui s'offre sous le même drap*

*Le Gi Qong s'est fondu dans des crissements de grillons*

- Et dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour vous le prouver.
- Il faudrait que vous le devinassiez.
- Je cherche, je ne devine rien.

Cependant, elle avait levé son linge de cou et elle avait mis une de mes mains sur sa gorge ; elle se taisait, je me taisais aussi ; elle paraissait goûter le plus grand plaisir. Elle m'invitait à lui baiser le front, les joues, les yeux et la bouche, et je lui obéissais. Cependant son plaisir s'accroissait, je lui baisais encore le front, les joues, les yeux et la bouche. La main qu'elle avait posée sur mon genou se promenait sur tous mes vêtements, depuis l'extrémité de mes pieds jusqu'à ma ceinture, me pressant tantôt dans un endroit, tantôt en un autre ; elle m'exhortait en bégayant, et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses : je les redoublais ; enfin il vint un moment, je ne sais si ce fut de plaisir ou de peine, où elle devint pâle comme la mort ; tout son corps s'étendit avec violence, ses lèvres se fermèrent d'abord, elles étaient humectées comme d'une mousse légère ; puis sa bouche s'entrouvrit, et me parut mourir en poussant un grand soupir.

*Suzanne émerge de la toile, hébétée, mais son récit continue tandis que sa main se crispe et se décrit dans cet éternel geste lancinant*

Je me levai brusquement, je crus qu'elle se trouvait mal, je voulais sortir, appeler. Elle entrouvrit faiblement les yeux, et me dit d'une voix éteinte :

- Innocente ! ce n'est rien ; qu'allez-vous faire ? Arrêtez...

Je la regardais avec de grands yeux, incertaine si je resterais ou si je sortirais. Elle rouvrit encore les yeux ; elle ne pouvait plus parler du tout ; elle me fit signe d'approcher et de me replacer sur ses genoux. Je ne sais ce qui se passait en moi ; je craignais, je tremblais, le cœur me palpitait, j'avais de la peine à respirer, je me sentais troublée, oppressée, agitée, j'avais peur, il me semblait que les forces allaient m'abandonner et que j'allais défaillir. J'allais près d'elle ; elle me fit signe encore de la main de m'asseoir sur ses genoux ; je m'assis. Elle était comme morte, et moi comme si j'allais mourir. Nous demeurâmes assez longtemps l'une et l'autre dans cet état singulier. Cependant cette bonne supérieure me parut revenir à elle ; elle était toujours renversée sur sa chaise, ses yeux étaient toujours fermés ; mais son visage s'était animé des plus belles couleurs ; elle prenait une de mes mains qu'elle baisait, et moi je lui disais :

- Ah chère mère, vous m'avez bien fait peur... Mais est-ce que vous n'avez pas souffert ?
- Non.
- Je l'ai cru.
- L'innocente ! Ah ! la chère innocente ! Qu'elle me plaît !

*Suzanne s'enroule et remonte milieu plateau sans s'arrêter de parler*

Et en disant ces mots, elle se releva, se remit sur sa chaise, me prit à brasse-corps et me baisa sur les joues avec beaucoup de force, puis elle me dit :

- Suzanne, il m'a paru par ce que vous m'avez dit de votre supérieure, Madame de Moni, qu'elle vous était fort chère.
- Beaucoup.
- Elle ne vous aimait pas mieux que moi, mais elle était mieux aimée de vous... Vous ne répondez pas ?
- J'étais malheureuse, et elle adoucissait mes peines.
- Mais d'où vient votre répugnance pour la vie religieuse ?
- De la vie même. J'en hais les devoirs, les occupations, la retraite, la contrainte ; il me semble que je suis appelée à autre chose.
- Mais à quoi cela vous semble-t-il ?
- A l'ennui qui m'accable ; je m'ennuie.

- Ici même ?
- Oui, chère mère, ici même, malgré toute la bonté que vous avez pour moi.
- Mais est-ce que vous éprouvez en vous-même des mouvements, des désirs ?
- Aucun.
- Je le crois ; vous me paraissez d'un caractère tranquille.
- Assez.
- Froid même.
- Je ne sais.

*Suzanne, maintenant totalement ligotée dans la toile, du coup contrainte à l'immobilité, enchaîne d'une voix gutturale tandis que l'une de ses mains qui a réussi à se libérer les doigts caresse son épaule.*

*Une fois de plus, on ne sait plus qui parle :*

Ah Suzanne, pour l'une de tes caresses je mettrai l'univers à feu et à sang. Gorge, sein, cuisse, ventre, cul et con, si Dieu nous a prodigué toutes ces tentations, ce n'est pas pour y résister comme le croit le commun des mortels. C'est au contraire pour en jouir, et existe-t-il meilleure jouissance que de prodiguer à autrui ce dont on est pourvu. Nous appartenons à cette élite protégée du labeur, qui a toute disponibilité pour fomenter sa luxure. Rien ne nous retient, ni ne nous attache, nous sommes des machines dont le moindre rouage excité nous fait perdre la tête. Nos territoires sont infinis ainsi que les objets de notre désir. Nous n'obéissons à aucune règle, énoncée ou tacite. Nous cueillons selon notre bon vouloir, avec la simple ambition de l'état de pâmoison. La loi est bonne pour les travailleurs, les domestiques qui nous nourrissent, nous chauffent et nous habillent. La masse laborieuse a besoin d'un chef qui la guide et la tient. Mais nous, nous nous situons hors de leurs lois, nous sommes des privilégiés qui déterminons nos propres codes. La volupté nous ouvre au monde, nous l'offre et nous autorise à nous y démultiplier. Écarte les cuisses petite idiote et remercie-moi d'y plonger langue et doigt. Voici arrivé le moment de la pure sensation, l'implosion qui effacera la trace de ta bâtardise et te libérera de toute identité. Gémis, hurle, te voilà devenue Dieu, une bête à quatre pattes qui brille au firmament, un morceau de viande dont chaque nerf est une promesse possible.

*Suzanne, en état de choc, vacille, tombe et se désenroule péniblement.  
Elle est à genoux, à jardin, lointain*

## **DEUXIÈME MOUVEMENT**

*Elle essaie de parler, la bouche, les lèvres forment les mots mais aucun son  
Puis lentement ça se remet à parler :*

Jamais la communauté n'avait été plus heureuse que depuis que j'y étais entrée. La supérieure paraissait avoir perdu l'inégalité de son caractère ; on disait que je l'avais fixée. Elle donna même en ma faveur plusieurs jours de récréation, et ce qu'on appelle des fêtes ; ces jours on est un peu mieux servi qu'à l'ordinaire, les offices sont plus courts, et tout le temps qui les sépare est accordé à la récréation. Mais ce temps heureux devait passer pour les autres et pour moi.

L'inquiétude commençait à s'emparer de la supérieure ; elle perdait sa gaité, son repos. Une nuit, pendant que je dormais, elle entra, elle s'assit à côté de mon lit. Je me levai subitement ; elle vit ma frayeur, elle me dit :

- Suzanne, rassurez-vous, c'est moi...

**Voix Off :** Ne me touchez pas. Ne me touchez pas, vous dis-je, enlevez vos mains de moi.

*Suzanne ferme les yeux pour ne pas entendre, toutes ces voix la torturent*



A l'instant, elle ferma ma porte, elle éteignit sa bougie, et elle se précipita vers moi.

- Chère amie, ayez pitié de moi !

- Chère mère, qu'avez-vous ? Est-ce que vous vous trouvez mal ? Que faut-il que je fasse ? Voulez-vous que je me lève et que je vous cède mon lit ?

- Non, il ne serait pas nécessaire que vous vous levassiez ; écartez seulement un peu la couverture, que je m'approche de vous, que je me réchauffe, et que je guérisses.

- Chère mère, cela est défendu. Que dirait-on si on le savait ?

- Chère amie, tout dort autour de nous, personne n'en saura rien. C'est moi qui le défends aux autres et qui vous le permets et vous le demande. Que je me réchauffe un moment et je m'en irai. Donnez-moi votre main...

Je la lui donnai.

- Tenez, tâtez, voyez, je tremble, je frissonne, je suis comme un marbre.

- Je vais m'éloigner jusque sur le bord, lui dis-je, et vous vous mettez dans l'endroit chaud.

- Suzanne, mon amie, rapprochez-vous un peu... Je suis glacée ; j'ai si froid que je crains de vous toucher, de peur de vous faire mal.

- Chère mère, ne craignez rien.

Aussitôt, elle mit une de ses mains sur ma poitrine et l'autre autour de la ceinture : ses pieds étaient posés sous les miens, et je les pressais pour les réchauffer.

- Ah ! chère amie, voyez comme mes pieds se sont promptement réchauffés, parce qu'il n'y a rien qui les sépare des vôtres.

- Mais qu'est-ce qui vous empêche que vous ne vous réchauffiez partout de la même manière ?

- Rien, si vous voulez.

### **TROISIÈME MOUVEMENT**

*Un chant de femme s'élève. Effroi de Suzanne. Elle chante avec, comme pour effacer avec sa propre voix cette nouvelle intrusion.*

*Elle tape des genoux sur le sol, s'infligeant une souffrance physique qui la tient*

*Tout le mouvement dure avec ce rythme du chant que seule Suzanne entend*

Le temps d'aller à confesse arriva. C'était la veille de Pentecôte. Je me confessai, je me tus, mais le directeur m'interrogea, et je ne dissimulai rien. Le Père Lemoine me traita avec indulgence, mais il s'exprima sur la supérieure qu'il appela indigne, libertine, mauvaise religieuse, femme pernicieuse, âme corrompue, et m'enjoignit, sous peine de péché mortel, de ne me trouver jamais seule avec elle, et de ne souffrir aucune de ses caresses.

Tout au sortir du confessionnal, j'allai me prosterner au pied des autels ; j'avais la tête troublée d'effroi. La nuit était fort avancée, tout était en silence dans la maison, lorsque ma supérieure descendit près de moi. Je n'osai la regarder, je crus que je la verrais avec un visage hideux et tout enveloppé de flammes, et je disais au-dedans de moi : « Satana, vade retro, apage, Satana. Mon Dieu, conservez-moi, éloignez de moi ce démon. »

- Qu'avez-vous ? D'où vient cet effroi ? Arrêtez. Je ne suis point Satan, je suis votre supérieure et votre amie.

Un peu revenue à moi, je me jetai dans une stalle. Elle s'approcha, elle allait s'asseoir dans la stalle voisine, lorsque je me levai et me plaçai dans la stalle au-dessous. Je voyageai ainsi de stalle en stalle, et elle aussi jusqu'à la dernière. Là, je m'arrêtai, et je la conjurai de laisser au moins une place vide entre elle et moi.

- Pourrait-on savoir de vous, Sainte-Suzanne, d'où vient l'effroi que ma présence vous cause ?

- Chère mère, lui dis-je, pardonnez-moi, c'est le P. Lemoine. Il m'a représenté la tendresse que vous avez pour moi sous les couleurs les plus affreuses. Il m'a ordonné de vous fuir et vous a peinte à mon esprit comme le démon.

- Me voilà donc bien horrible à vos yeux ? Vous ne viendrez donc plus me voir ?

- Je l'ai promis à mon directeur, et j'en ai fait le serment au pied des autels. Je ne vous cacherai pas qu'en revenant sur les impressions que j'ai quelques fois ressenties... D'où

vient, chère mère, qu'au sortir d'auprès de vous, en rentrant chez moi, j'étais agitée, rêveuse ? D'où vient que je ne pouvais ni prier, ni m'occuper ? D'où vient une espèce d'ennui que je n'avais jamais éprouvé ? Pourquoi, moi qui n'ai jamais dormi le jour, me sentais-je aller au sommeil ? Le P. Lemoine y voit toutes les noirceurs du crime, votre perte consommée, la mienne projetée, que sais-je ?

- Je n'en vois point à aimer bien tendrement une enfant aussi aimable que Sainte-Suzanne, dit-elle. Il y a des religieuses que j'estime et que j'aime plus que d'autres, parce qu'elles sont plus aimables et plus estimables. Voilà tout mon crime avec vous ; Sainte-Suzanne, le trouvez-vous si grand ?

- Non, chère mère.

- Allons, chère enfant, faisons encore chacune une petite prière, et retirons-nous.

Je la suppliai derechef de permettre que je passasse la nuit dans l'église ; elle y consentit, à condition que cela n'arriverait plus, et elle se retira.

### **QUATRIÈME MOUVEMENT**

*Suzanne épuisée s'arrête et n'a plus que la force de ramper pour se déplacer. Elle va à cour et s'arrêtera lorsque la toile l'étranglera et l'empêchera d'avancer.*

Cependant, je n'allais plus chez elle qu'accompagnée, et elle ne venait plus seule chez moi. Elle se levait la nuit et elle se promenait dans les corridors, surtout dans le mien ; je l'entendais passer et repasser, s'arrêter à ma porte, se plaindre, soupirer. Je tremblais, et je me renfonçais dans mon lit. Le jour, si j'étais à la promenade, dans la salle de travail, ou dans la chambre de récréation, de manière que je ne pusse l'apercevoir, elle passait des heures entières à me considérer. Un jour, elle m'arrêta ; elle se mit à me regarder sans mot dire, des pleurs coulèrent abondamment de ses yeux, puis tout à coup se jetant à terre et me serrant un genou entre ses deux mains, elle me dit :

- Sœur cruelle, demande-moi ma vie, et je te la donnerai, mais ne m'évite pas, je ne saurai plus vivre sans toi...

Son état me fit pitié : ses yeux s'étaient éteints ; elle avait perdu son embonpoint et ses couleurs ; c'était ma supérieure, elle était à mes pieds. Je la relevai. Elle chancelait, elle avait peine à marcher ; je la reconduisis à sa cellule. Elle me prit par la main pour me faire entrer.

- Non, chère mère, non, je me le suis promis ; c'est le mieux pour vous et pour moi. J'occupe trop de place dans votre âme, c'est autant de perdu pour Dieu à qui vous la devez toute entière.

- Est-ce à vous de me le reprocher ? Vous ne voulez donc pas entrer ? Vous ne le voulez pas, Sainte-Suzanne ? Vous ne savez pas ce qui peut en arriver, non, vous ne le savez pas ; vous me ferez mourir...

Je retirai ma main et je m'enfuis et elle se mit à pousser les plaintes les plus aiguës.

*Suzanne retombe sur le dos, même parler est devenu un effort*

*Sa bouche pleine d'écume articule lentement*

Cette supérieure, que je ne pouvais ni soulager ni m'empêcher de plaindre, passa successivement de la mélancolie à la piété, et de la piété au délire. Un jour, je descendis à l'église, je vis un papier attaché au voile de la grille et je lus : " Chères sœurs, vous êtes invitées à prier pour une religieuse qui s'est égarée de ses devoirs et qui veut retourner à Dieu... " Quelques jours après, c'en était un autre : " Chères sœurs, vous êtes invitées à implorer la miséricorde de Dieu sur une religieuse qui a reconnu ses égarements. Ils sont grands... " Un jour que je sortais de ma cellule, je la trouvai prosternée, les bras étendus et la face contre terre, et elle me dit :

- Avancez, marchez, foulez-moi aux pieds, je ne mérite pas un autre traitement.

Un matin, on la trouva pieds nus, en chemise, échevelée, hurlant, écumant, et courant autour de sa cellule, les mains posées sur ses oreilles, les yeux fermés et le corps pressé

contre la muraille.

- Éloignez-vous de ce gouffre ; entendez-vous ces cris ? Ce sont les enfers ; il s'élève de cet abîme profond des feux que je vois ; du milieu des feux j'entends des voix confuses qui m'appellent... Si je pouvais perdre la mémoire... J'aimerais mieux qu'on me lise la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Lisez... Il ne faut qu'une goutte de ce sang pour me purifier... Voyez, il s'élançe en bouillonnant de son côté... Inclinez cette plaie sacrée sur ma tête... Son sang coule sur moi et ne s'y attache pas... Je suis perdue !... Éloignez ce Christ... Rapportez-le moi...

On le lui rapportait ; elle le baisait partout, et puis elle ajoutait :

- Ce sont ses yeux, c'est sa bouche ; quand la reverrai-je ? Sœur Agathe, dites-lui que je l'aime, peignez-lui bien mon état, dites-lui que je meurs. Hélas ! je suis devenue folle, je le sens. » Après avoir vécu plusieurs mois dans cet état déplorable, elle mourut.

*Suzanne se relève et conclut d'une voix blanche, comme si c'était elle-même qui était morte.*

Nous eûmes alors une autre supérieure, âgée et pleine d'humeur et de superstition. On m'accuse d'avoir ensorcelé sa devancière ; elle le croit et mes chagrins se renouvellent. Je vis dans des alarmes continuelles.

*Suzanne pousse un cri muet, la toile monte devant elle et l'ensevelit*

*Plus de corps, plus de voix*

## SONATINE

*La bande-son reprend tous les morceaux de musique et les sons divers qui se sont enchaînés dans un mix général tandis que la lumière baisse jusqu'au noir sur le corps de Suzanne ensevelie dans la toile*

**Voix off** : Je suis accablée de fatigues, la terreur m'environne, et le repos me fuit. Il y a des puits partout... Comment voulez-vous que je vous regarde sans la tentation de vous anéantir et l'espoir que vous n'eussiez jamais été... Ne me touchez pas, reculez-vous, apostate... Je voudrais être le caillou dans ta paume, l'herbe sous ton talon et la goutte de pluie sur ta joue... Voici arrivé le moment de la pure sensation, l'implosion qui te libérera de toute identité... Ne me touchez pas, vous m'êtes un objet de honte... Ô ma mère, je suis une femme accablée de fatigues, il y a des puits partout... La terreur m'environne, le repos me fuit, les puits, ne me touchez pas, une femme, un puits, une femme dans un puits, ne me touchez pas, ne me touchez pas, ne me touchez pas, ne me... ne me... ne me...

*Mais Suzanne n'est pas morte*

*Alors que le son s'arrête, elle émerge lentement*

*Une enfant qui se réveille et est prête à recommencer le récit de sa mémoire...*